

Emmanuelle Ertel

# LA MAISON DE MOTS

Réflexions autour de  
*Carpenter's Gothic*  
de  
William Gaddis

ÉCRITURES



D'AMÉRIQUE

MICHEL HOUDIARD ÉDITEUR

Handwritten text in blue ink, possibly a signature or a date, located in the center-right area of the page.

06/17

À mes parents

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

81414 005.070-10

LA MAISON  
DE MOTS

BcWcoll. 2603890

DL- 04.12.2000

48416



026877152

820

Emmanuelle Ertel

# LA MAISON DE MOTS

Réflexions autour de  
*Carpenter's Gothic*  
de  
William Gaddis

MICHEL HOUDIARD ÉDITEUR

D4

deeds - 57672

© MICHEL HOUDIARD ÉDITEUR  
11, rue Monticelli, 75014 Paris  
ISBN 2-912673-12-7





## PORTRAIT DE L'ARTISTE EN ATHLÈTE

L'œuvre de William Gaddis, « comédie humaine » en quatre titres — *Les Reconnaissances* (1955), *JR* (1975), *Gothique charpentier* (1985), *Le Dernier acte* (1994) <sup>1</sup> — se déploie sur quarante années de production littéraire américaine, œuvre colossale, polymorphe, énigmatique dans son isolement et sa superbe. Quatre romans, donc, séparé chacun par une ou deux décennies, et un auteur pratiquement insaisissable fondent ensemble le caractère à la fois mystérieux et fulgurant de cet édifice littéraire, si patiemment élaboré cependant. Mort en décembre 1998, William Gaddis n'aura accordé au public que de très rares entretiens, fuyant l'exercice qui aurait consisté, comme il le formulait, à « courir après ses textes pour essayer de les expliquer ». <sup>2</sup>

Personnage secret, écrivain réservé au point de se voir rangé par d'aucuns au nombre de ces reclus légendaires, tel un Salinger, sans doute pensait-il aussi à lui-même en attribuant ces mots au personnage principal des *Reconnaissances* : « Qu'est-ce qu'un artiste sinon le rebut de son œuvre ? Les vestiges humains qui l'accompagnent ? Que reste-t-il de l'homme quand l'œuvre est terminée sinon un monceau de regrets ? » (95-96)

De l'homme, en l'occurrence, quelques lignes de *Gothique charpentier* pourraient, sans le dire, ébaucher le portrait, évoquant « un homme relativement plus âgé,

sa lumière crépusculaire. Et alors que certains personnages de *Gothique charpentier* resurgissent dans *Le Dernier acte*, les arbres aux branches dénudées d'un paysage d'automne ont cédé la place, derrière les vitres des fenêtres, à la vision d'un étang glacé :

*Et quand ils regardèrent le lendemain matin, l'étang gelé avait disparu dans une étendue d'un blanc immaculé sous un ciel d'un gris de plomb que ne troublait le vol d'aucun oiseau dans l'immobilité glacée qui s'était saisi du moindre roseau ou rameau comme si dehors le temps lui-même avait gelé menaçant le cliquetis des tasses à thé et des couverts et le siège du téléphone qui avait déjà commencé avec un — eh bien, dites-moi juste quand je pourrai lui parler, vous lui direz que j'ai appelé ? tout en raccrochant violemment le combiné. « C'était son secrétaire, je crois qu'il avait bu. (439)*

Le calme mélancolique qui émane de ces passages descriptifs, empreints de réminiscences littéraires, n'est cependant pas fait pour durer. Mais, très vite interrompue, la prose poétique qui s'essaie ainsi par endroits se trouve rapidement submergée par la rumeur assourdissante d'une parole passagère. À la grotesquerie vaine de la conversation se mêle encore, entre autres, le vacarme des scies électriques et autres engins destructeurs qui semblent fatalement se rapprocher de la maison.

C'est que de la vétuste demeure, héritage dont Oscar ne veut à aucun prix se défaire, certains paraissent pourtant avoir déjà fixé le sort, comme le dramaturge l'apprend inopinément :

*— Je ne discuterais pas une seconde de la valeur du site [...] mais la maison est vieille et en mauvais état non ? ce porche là sur lequel on se trouve pourrait s'effondrer sur nos têtes*

*n'importe quand mais ça n'a pas d'importance parce que [mon client] envisage de raser l'ensemble de toute façon et de reconstruire tout à neuf avec ce célèbre architecte post-moderne qui s'occupe de la maison juste à côté jusqu'aux tapis et aux cadres des tableaux ce sera quelque chose de sen-sa-tionnel... (568-69)*

Devant l'imminence de la ruine, la maison de mots de William Gaddis apparaît comme le lieu par excellence du mélange des genres, du rire et du désespoir qui, dans la grande tradition littéraire américaine, font de l'écrivain un des maîtres contemporains de l'humour noir — « évidemment, on sort tous de l'école de Mark Twain », fit à l'occasion remarquer Gaddis.

Et alors que *Le Dernier acte* s'abîme, pour finir, dans un rire irrépressible et funeste — « Oscar arrête ! là où il avait surgi de derrière une porte, « arrête ! Arrête je ne peux pas, non arrête de me chatouiller je ne peux pas respirer ! Je ne peux pas, Lily ! Lily venez vite je ne peux pas, Lily à l'aide ! » (586) —, la maison gaddisienne apparaît une fois de plus comme le théâtre d'une écriture inquiète qui, dans une coulée incandescente de mots, toujours oscille, en quête d'elle-même, entre oubli et réminiscence, entre la menace d'un débordement et le danger de la disparition, entre passé et présent, entre une langue sans parole et une parole sans langue.

Que *Les Reconnaissances* (se) joue de la filiation pour la soumettre au pouvoir souverain de la métamorphose, que *Gothique charpentier* réduise par l'ironie le passé littéraire à des clichés sans épaisseur ou que *JR* engloutisse son héritage dans un torrent de voix vociférantes, les romans de William Gaddis se donnent à lire comme autant de luttes ardentes pour faire advenir au sein des



textes une parole singulière qui possède toute la fragilité d'un événement — parole qui se bouscule pour conjurer l'effroi de son évanouissement et qui, dans cet acte même, menace de s'essouffler et de se défaire en lambeaux.



## NOTES

1. Les quatre romans, en anglais, sont *The Recognitions* (New York, Penguin Books, 1993), *JR* (New York, Penguin Books, 1993), *Carpenter's Gothic* (New York, Penguin Books, 1986) et *A Frolic of His Own* (New York, Poseidon Press, 1994). Les éditions indiquées entre parenthèses sont celles auxquelles renverront les numéros de page qui apparaîtront dans le texte, également entre parenthèses, après chaque citation extraite d'un roman de Gaddis.

2. Les propos de l'auteur cités dans ce chapitre sont extraits de quatre entretiens : Zoltán Abádi-Nagy, « The Art of Fiction CI », *Paris Review* n°105, 1987, pp. 54-89 ; Miriam Berkley, *Publishers Weekly*, 12 juillet 1985, pp. 56-57 ; Emmanuelle Ertel, « Interview de William Gaddis », *Profils américains* n°6, automne 1994, pp. 9-18 ; Lloyd Grove, « Gaddis and the Cosmic Babble », *Washington Post*, 23 août 1985, pp. B1 et B10. À moins d'une indication contraire, toutes les citations tirées de textes en anglais apparaissent dans ma traduction.

3. William Shakespeare, *Comme il vous plaira*, trad. Antoine Tavera, Acte III, scène 4, vers 45-46, *Œuvres complètes*, Paris, Le club français du livre, Cambridge University Press, éd. bilingue, vol. 6, 1983 (rééd. 1988).

4. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la Philosophie ?*, Paris, Minuit, 1991, p. 163.

5. Lettre de William Gaddis adressée à Grace Eckley, datée du 3 juin 1975 et reproduite dans Steven Moore, *William Gaddis*, Boston, MA, Twayne Publishers, 1989, p. 7.

6. Le terme est appliqué à l'œuvre de Joyce par Jacques Derrida, *Ulysse gramophone. Deux mots pour Joyce*, Paris, Galilée, 1987, notamment p. 98.

7. *Ibid.*, p. 97.

8. Jorge Luis Borges, « La bibliothèque de Babel » (1941), trad.

Nestor Ibarra, *Fictions*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1993, vol. 1, p. 497.

9. *Ibid.*, p. 498.

10. Giorgio Agamben, « L'origine et l'oubli. Parole du Mythe et Parole de la Littérature », *Image et mémoire*, Editions Hoëbeke, coll. « Arts & esthétique », 1998, p. 59.

11. William Shakespeare, *Comme il vous plaira*, trad. Antoine Tavera, Acte II, scène 1, vers 13-14, *op. cit.*, p. 537.

12. Mikhaïl Bakhtine, « Récit épique et roman » (1941), *Esthétique et théorie du roman* (1975), trad. Daria Olivier, Paris, Gallimard, NRF, coll. « Bibliothèque des Idées », 1978, p. 456.

13. *Ibid.*, p. 472.

14. J'utilise la traduction de *La Bible de Jérusalem*, édition œcuménique, Paris, Planète, 3 vol., 1965-1966, citée par Paul Zumthor, *Babel ou l'inachèvement*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 1997, p. 216.

15. « The Art of Fiction CI », *op. cit.*, p. 81.

16. Voir *Le Plaisir du texte* (1973), Paris, Points Seuil, 1986, pp. 104-105.

17. Dinitia Smith, « Gaddis in the Details », *New York Magazine*, 3 January 1994, p. 40.

18. « Gaddis and The Cosmic Babble », *op. cit.*, p. B10.

19. C'est moi qui souligne.

20. « The Art of Fiction CI », *op. cit.*, p. 75.

21. « Interview de William Gaddis », *op. cit.*, p. 9.

22. Sonnet 73, trad. Henri Thomas, *Œuvres lyriques*, in *Œuvres complètes*, Paris, Le club français du livre, Cambridge University Press, éd. bilingue, 1983 (rééd. 1988), vol. 12, p. 767.

23. Mes remarques, dans les pages qui suivent, sur l'empreinte et l'anachronisme doivent beaucoup à ma lecture de Georges Didi-Huberman, auteur, notamment, d'un texte intitulé *L'empreinte*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1997.

24. Roland Barthes, *Critique et vérité* (1966), Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », 1997, p. 74.

25. C'est moi qui souligne.

26. J'ai moi-même directement inséré dans le passage traduit des phrases tirées de la traduction de Charlotte Maurat, *Jane Eyre*, Paris, Le Livre de Poche, 1964 (rééd. 1979).

27. Pour le passage de *Carpenter's Gothic* que nous citons plus haut, voici les deux textes tels qu'ils apparaissent, en premier, dans ma traduction et, en second, dans la traduction de *Jane Eyre* par



Charlotte Maurat (je souligne en italique gras les différences entre les passages) :

Au sommet de la colline, [...] la lune, qui se levait, s'avavançait dans le ciel, pâle encore comme un nuage, mais devenait plus brillante d'instant en instant [et elle défit sa jupe, ouvrit son chemisier, puis revint s'asseoir au bord du lit avec une serviette humide]. Un cheval s'avavançait. Il était tout proche mais pas encore en vue, lorsque, outre le bruit de *son* trot, *quelque chose se fit entendre qui s'élançait* sous la haie, et *se glissant* le long des coudriers un grand chien noir et blanc *se détacha* sur leurs branches nues. Le cheval suivait ; un grand coursier, monté par un cavalier [et le temps pour elle de faire glisser de ses épaules son chemisier] l'homme et le cheval gisaient à terre ; ils avaient glissé sur le verglas qui *avait recouvert* les pavés. Le chien revint en bondissant vers son maître ; le voyant ainsi en mauvaise posture et entendant les gémissements du cheval, il se mit à aboyer avec tant de force que les sombres collines répercutèrent avec intensité ces sons puissants. [...] [elle s'était levée pour fermer la porte, et revint pour cacher un sein qui s'offrait nu au regard abrupt d'Orson Welles] enveloppé d'un manteau de cavalier à col de fourrure aux agrafes de métal ; *les* traits sévères, un front massif ; ses yeux et ses sourcils froncés avaient [...] une expression de colère et de contrariété *alors qu'il lui demandait* d'où *elle venait*, du bas de la côte ? *était-ce* cette maison à créneaux ? Et il désignait du doigt Thornfield-Hall, tout blanc sous les rayons argentés de la lune et se détachant nettement sur les bois qui, par contraste avec l'occident resplendissant, formaient maintenant une masse d'ombre, *lui demandant* À qui appartient cette maison ? À *Monsieur* Rochester. Connaissez-vous *Monsieur* Rochester ? Non, je ne l'ai jamais vu. Pouvez-vous me dire où il est ? Je n'en sais rien... (50-51)

Au sommet de la colline, *au-dessus de moi*, la lune, qui se levait, s'avavançait dans le ciel, pâle encore comme un nuage, mais devenait plus brillante d'instant en instant [...]. Un cheval s'avavançait. [...] Il était tout proche mais pas encore en vue, lorsque, outre le bruit *du* trot *du cheval*, *j'entendis quelque chose s'élançer* sous la haie, et *je vis se glisser* le long des coudriers un grand chien noir et blanc *qui se détachait* sur leurs branches nues. [...] Le cheval suivait ; un grand coursier, monté par un cavalier. [...] L'homme et le cheval gisaient à terre ; ils avaient glissé sur le verglas qui *recouvrait* les pavés. Le chien revint en bondissant vers son maître ; le voyant ainsi en mauvaise posture et entendant les

gémissements du cheval, il se mit à aboyer avec tant de force que les sombres collines répercutèrent avec intensité ces sons puissants. [...] *Il était* enveloppé d'un manteau de cavalier à col de fourrure aux agrafes de métal ; *il avait un visage sombre, aux* traits sévères, un front massif ; ses yeux et ses sourcils froncés avaient *alors* une expression de colère et de contrariété [...]

« *D'où venez-vous ?*

— Du bas de la côte.

— [...] *Est-ce dans* cette maison à créneaux ? »

Et il désignait du doigt Thornfield-Hall, tout blanc sous les rayons argentés de la lune et se détachant nettement sur les bois qui, par contraste avec l'occident resplendissant, formaient maintenant une masse d'ombre. [...]

— À qui appartient cette maison ?

— À *Mr.* Rochester.

— Connaissez-vous *Mr.* Rochester ?

— Non, je ne l'ai jamais vu. [...]

— Pouvez-vous me dire où il est ?

— Je n'en sais rien... (163-67)

28. C'est moi qui souligne.

29. C'est moi qui souligne.

30. Dans le texte anglais de *Carpenter's Gothic*, en plus d'une virgule qui a disparu, l'article indéfini « a » s'est subrepticement glissé dans la phrase.

31. C'est moi qui souligne.

32. C'est moi qui souligne.

33. Michel Foucault, « La bibliothèque fantastique », dans Gérard Genette, éd., *Travail de Flaubert*, Paris, Seuil, 1983, p. 121.

34. « Gaddis in the Details », *op. cit.*, p. 38.

35. *Ibid.*



## INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Principaux ouvrages consacrés à l'œuvre de William Gaddis ou comportant des études sur ses romans.

Bitoun Lazare et Claude Grimal, *Le roman américain après 1945*, Paris, Nathan Université, coll. « Écrivains 128 », 2000, pp. 104-105.

Brunel Jean-Louis & Michel Gresset, éd., *Profils américains : William Gaddis* (ouvrage collectif), n°6, automne 1994.

Chénétier Marc, *Au-delà du soupçon. La nouvelle fiction américaine de 1960 à nos jours*, Paris, Seuil, 1989, pp. 43-49 et 355-59.

Comnes Gregory, *The Ethics of Indeterminacy in the Novels of William Gaddis*, Gainesville, University Press of Florida, 1994.

Duplay Mathieu, *Carpenter's Gothic de William Gaddis*, Paris, Ellipses, coll. « Marquepage », à paraître.

Félix Brigitte, *William Gaddis*, Paris, Belin, coll. « Voix américaines », 1997.

Green Jack, *Fire the Bastards!*, Normal, IL, Dalkey Archive Press, 1992.

Johnston John, *Carnival of Repetition: Gaddis's The Recognitions and Postmodern Theory*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1990.

Knight Christopher J., *Hints & Guesses. William Gaddis's Fiction of Longing*, Madison, The University of Wisconsin Press, 1997.

Kuehl John & Steven Moore, éd., *In Recognition of William Gaddis* (ouvrage collectif), Syracuse, NY, Syracuse University Press, 1982.

Moore Steven, *A Reader's Guide to William Gaddis's The Recognitions*, Lincoln & London, University of Nebraska Press, 1982.

— *William Gaddis*, Boston, MA, Twayne Publishers, 1989.

Pétillon Pierre-Yves, *Histoire de la littérature américaine. Notre demi-siècle 1939-1989*, Paris, Fayard, 1992, pp. 200-206, 561-64, 670-75.



